

LE FOLLET, 7 octobre 1838.

La chute de *Benvenuto Cellini* est toujours la grande question à l'ordre du jour. Il est triste, sans aucun doute, de voir la critique s'acharner avec une sorte de rage après l'œuvre de M. Berlioz, mais nous pensons que le blâme arrivé à un certain degré devient un éloge. On est généralement de composition plus facile avec la médiocrité.

Du reste si, comme nous n'en doutons pas, Hector Berlioz a quelque peu étudié l'histoire des arts et des sciences, sa quasi-chute n'a pas dû l'étonner. Il ne pouvait ignorer le sort réservé à tout génie novateur: il fallut de bien longues années à Christophe Colomb pour qu'on lui permît de trouver un nouveau monde, et Galilée expia cruellement la découverte du mouvement de l'univers; persécuté, raillé, emprisonné, c'est à peine si on lui laissa la conscience de son génie: *E pur si muove!*

En sera-t-il ainsi de Berlioz? Pour notre part, nous croyons que cet artiste a devant lui une longue et belle carrière, mais semée de nombreux obstacles. Il fait aujourd'hui pour la musique ce que Victor Hugo a fait pour la littérature: c'est une révolution complète qu'il prépare. Mais il y a quinze ans déjà que Victor Hugo a engagé le combat, et la lutte ne paraît pas encore bien terminée, quoiqu'elle soit jusqu'ici à son avantage. Comme lui, Berlioz a abandonné les errements de la routine, rejeté les vieux préjugés de la méthode, et secoué toutes ces règles absurdes posées par des organisations impuissantes, entraves ridicules qui ont trop souvent étouffé le génie. Berlioz est entré courageusement et consciencieusement dans une route nouvelle: rapportant son art tout entier au sentiment et à la nature, il demande ses inspirations à l'âme plus encore qu'à la science. Et c'est pour cela que tout ce qui porte le nom de *connaisseur* s'est révolté contre lui; le *connaisseur* est un véritable fléau pour les arts: il a une tête, mais il n'a pas de cœur; il juge, mais il ne sent pas. Nous profitons de cette occasion pour prévenir nos lectrices que nous ne sommes nullement ce qu'on appelle *connaisseur* en fait de musique surtout.

Le sujet de *Benvenuto Cellini* est évidemment calqué sur une délicieuse création d'Hoffmann, mais les auteurs du poème n'ont nullement compris Hoffmann, et la musique de Berlioz a écrasé le poème. Elle a écrasé les acteurs par une autre raison: c'est que Berlioz a fait ce que l'on devrait toujours faire: il a écrit son œuvre uniquement au point de vue de l'art, sans s'inquiéter de ce qui pourrait convenir aux acteurs, et les interprètes ont manqué à l'œuvre. C'est seulement ainsi qu'il faut expliquer la retraite de Duprez. Duprez est le véritable type de l'école italienne: il a une supériorité marquée dans l'*andante* traînant et monotone que nous avons été chercher au-delà des Alpes. Mais, hors de là, son triomphe est-il bien franc? Pouvait-il y avoir rien de commun entre la puissance vocale de Duprez, si limitée, si peu variée dans ses ressources, et la musique de Berlioz toujours si pleine de vie et de souplesse, cette œuvre vigoureuse, d'une coupe hardie et fortement dessinée, ces airs si rapides et si énergiques, cette mélodie si large et si pleine de sentiment, ce rythme si flexible, si capricieux, si original? Au reste, qu'importe Duprez dans tout cela? pourquoi faire d'une question d'art une question de personnes et de circonstances? Duprez, ce n'est pas l'art: l'acteur passe, l'œuvre ne passe pas. On ne peut raisonnablement exiger

LE FOLLET, 7 octobre 1838.

la mutilation d'une œuvre parce que l'organisation de Duprez n'est pas complète,
ou parce qu'il manque quelques dents à Mme Dorus.

LE FOLLET, 7 octobre 1838.

Journal Title: LE FOLLET

Journal Subtitle: Courrier des Salons, Journal des modes
Lady's Magazine and Muzeum

Day of Week: dimanche

Calendar Date: 7 OCTOBRE 1838

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year:

Series:

Pagination:

Issue:

Title of Article:

Subtitle of Article:

Signature: Th. Coffinier

Pseudonym:

Author:

Layout: Internal main text

Cross-reference: